

You Were Never Really Here **Intérieur d'homme brisé**

Jules Couturier

Numéro 314, juin 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89064ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Couturier, J. (2018). Compte rendu de [You Were Never Really Here : intérieur d'homme brisé]. *Séquences : la revue de cinéma*, (314), 26–27.

You Were Never Really Here

Intérieur d'homme brisé

JULES COUTURIER

Il est curieux que *You Were Never Really Here* ait gagné le prix du scénario à Cannes en 2017 (ex-aequo avec *The Killing of a Sacred Deer* de Yorgos Lanthimos) et non pas celui de la mise en scène, qui est plutôt allé à *The Beguiled* de Sofia Coppola. Parce qu'au sortir des courtes mais intenses et immersives 89 minutes du film, on sent encore tout notre corps, voire notre âme, vibrer du son et des images de ce captivant objet de cinéma que la réalisatrice écossaise Lynne Ramsay nous a balancé à la gueule.

Plus que jamais dans sa carrière, et plus que de nombreux cinéastes, Lynne Ramsay plonge entièrement dans son média, le cinéma, pour l'explorer de fond en comble et en retirer exactement le nécessaire, de sorte qu'elle limite au minimum le recours au scénario sous sa forme traditionnelle. Dans *You Were Never Really Here*, tous les moyens du cinéma (son, musique, montage, etc.) sont au service d'une mise en scène anxiogène, créant une expérience sensorielle, viscérale, que l'on ressent bien plus qu'on ne peut l'expliquer et qui nous amène à entrer en résonance avec le protagoniste et ses tourments intérieurs.

Le film raconte l'histoire de Joe, un vétéran de la guerre du Golfe en choc post-traumatique, hanté par de douloureux souvenirs d'enfance et par ceux, plus récents, d'une terrible expérience en territoire de guerre. Immunisé contre la violence, ne connaissant plus qu'elle, il accumule les petits boulots qui l'amènent à exfiltrer par la force des jeunes filles des griffes de méchants proxénètes. Seule échappatoire à ce cercle vicieux de violence, seule attache qui le garde un peu sur terre: sa relation d'affection et de proximité (excessive peut-être?) avec sa vieille mère, avec qui il cohabite. Lorsqu'un nouveau contrat impliquant la fille d'un important sénateur dérapera et mettra en péril cette mère, cette raison de vivre, les démons qui dévorent déjà Joe l'engloutiront. Jusqu'au point de non-retour?

Le synopsis, tiré d'un roman éponyme de Jonathan Ames, présente Joe comme un vétéran de guerre. Et c'est avec cette idée déjà connue que

les spectateurs vont voir le film, et le comprennent. Pourtant, le scénario ne fournit qu'un indice très subtil de cette prémisse. L'explicatif n'est pas du tout la voie qu'emprunte Ramsay, qui n'évoque les tourments de son protagoniste qu'à travers de rapides flashes imagés, presque subliminaux. Car Joe est un homme de peu de mots, de peu d'explications. Sans doute parce qu'il est incapable de s'expliquer les choses, trop brisé et abruti par la guerre et par tous les coups qui ont blessé son esprit et, comme le prouvent ses nombreuses cicatrices sur son corps. Joe est d'autant plus incapable de comprendre clairement ce qui l'habite qu'il tente d'anesthésier sa douleur avec le plus de comprimés possible. Mais il ressent quelque chose de dévastateur qui le dévore de l'intérieur.

Le traitement cinématographique de Ramsay est à l'image de son héros: tout dans le ressenti. Avec l'appui précieux de l'intense musique de Jonny Greenwood du groupe Radiohead, la cinéaste plonge le spectateur dans une immersion graduelle, et finalement totale, qui exprime mieux que n'importe quel mot aurait pu le faire, le chaos et la dévastation que vit son héros.

Il faudra peut-être plus d'un visionnement au spectateur, trop happé d'abord par l'expérience sensorielle du premier contact, pour comprendre tous les éléments, toutes les subtilités du film, riche en détails qui apparaissent dans un tourbillon assez chaotique à l'écran. Car *You Were Never Really Here* dépeint une véritable réalité américaine, une réalité qui existe probablement pour plusieurs hommes aux États-Unis, celle des soldats en choc post-traumatique, qui reviennent chez eux en ne sachant rien faire de leur peau, ne connaissant que la violence. Comme dans ce film, ils tournent en rond, prisonniers de ce cercle de violence.

Ce drame est ici porté par un personnage et surtout, il est essentiel de le mentionner, par une performance exceptionnelle d'un Joaquin Phoenix massif et amoché, dans un jeu très physique. Son personnage, brisé, suffoquant, l'air fatigué, triste



et hanté par des démons du passé, rongé par la culpabilité, porte le poids de trop d'expériences douloureuses, d'une vie tragique et destructrice. Rien ne va plus pour lui. Sa performance arrive à nous faire éprouver tout cela. Elle inspire crainte et compassion, dégoût et douceur. Un phénomène d'antithèse au cœur de la performance de l'acteur, mais également au sein du film en entier où se côtoient de très près brutalité et tendresse. Alors que l'on se trouve dans un thriller de vengeance sur fond de prostitution juvénile où la douleur est omniprésente, certaines scènes touchantes unissant le fils et sa mère ainsi que certains moments drôles, d'un humour noir et absurde, agissent comme un baume sur la violence dominante. On pense notamment à cette inoubliable scène au cours de laquelle Joe s'étend sur le plancher de la cuisine à côté de l'homme qu'il vient d'abattre. Ils fredonnent ensemble une chanson et se prennent par la main alors que l'homme exhale ses derniers souffles.

Le choix d'une approche peu explicative est tout à l'honneur de la réalisatrice et scénariste, d'autant plus qu'elle sait très bien que ce genre de film noir, axé sur un anti-héros au passé trouble, est monnaie courante. On le retrouve souvent dans les films de série B mais également dans certaines grandes oeuvres. Les comparaisons avec le chef-d'œuvre de Scorsese, *Taxi Driver*, dont les similarités sont évidentes (vétérans de guerre traumatisés, sauveurs d'une jeune fille, en opposition à un politicien en pleine campagne électorale dans un New York urbain et décadent), se multiplient depuis les premières images. Ramsay ne ressent pas le besoin de remâcher encore et toujours les mêmes explications déjà connues d'un public dont elle respecte l'intelligence, la connaissance de certains codes et à qui elle épargne d'inutiles explications.

Car oui, la trame narrative de base, celle du tueur à gages, celle s'apparentant au film de vengeance ou d'action, est déjà vue et n'est pas particulièrement captivante. Même si son film précédent, *We Need to Talk About Kevin*, s'y frottait déjà, c'est avec *You Were Never Really Here* que la cinéaste s'attaque pour la première fois, réellement, au genre du thriller, elle qui avait plutôt fait sa marque dans le drame psychologique. Elle prouve que c'est dans cette seconde catégorie qu'elle excelle, qu'elle arrive à faire entendre sa voix unique et sans compromis dans l'univers du cinéma. Car c'est la seconde trame narrative, celle psychologique, celle du traumatisme, qui est passionnante dans *You Were Never Really Here*. Et c'est avec cette trame d'une grande richesse et avec sa façon de la présenter cinématographiquement qu'elle arrive



à transcender le genre thriller et à s'émanciper de toutes les comparaisons que l'on pourrait attribuer à son œuvre, qu'on la compare à Scorsese ou à d'autres cinéastes contemporains tels Winding Refn, Chan-Wook ou les frères Safdie (bien que son film partage d'évidentes similitudes avec ceux de ces derniers).

Ceci étant dit, sur le plan esthétique, les séquences d'action ne manquent pas d'intérêt, tout au contraire. Car Ramsay déjoue les codes attendus par la trame narrative, par l'apparence de son héros, marteau à la main, prêt à tuer, comme Ryan Gosling dans *Drive* ou Choi Min-Sik dans *Oldboy*. Si Joe utilise autant son marteau que ces deux populaires personnages, sinon plus, en revanche la violence est moins montrée directement. Dans une esthétique complètement différente, Ramsay préfère la conserver hors du cadre ou à travers le flou d'une caméra de surveillance ou en montrant les corps inertes tout de suite après que le coup fatal ait été porté. Le traitement est original et finalement tout aussi angoissant et efficace.

Avec une narrativité floue, flirtant presque parfois avec l'expérimental, s'apparentant à plusieurs films tout en s'en détachant pour créer quelque chose d'unique, Lynne Ramsay ne respecte aucune règle scénaristique habituelle. Elle n'en fait qu'à sa tête, n'a pas peur de déranger, de déstabiliser le spectateur en quête de clarté et de précision narrative. C'est peut-être en fin de compte cette authenticité, cet entêtement, cette absence de compromis, qui auront charmé le jury du Festival de Cannes, mais un peu moins le public ou les institutions financières, qui sont encore, malheureusement, frileux, conservateurs, trop habitués à être absolument divertis pour apprécier le grand cinéma de Lynne Ramsay. ▲

1. *Jusqu'au point de non retour*

2. *Transcender le genre thriller*

TU N'A JAMAIS ÉTÉ VRAIMENT LÀ

Origine : Grande-Bretagne / France / États-Unis

Année : 2017

Durée : 1 h 29

Réal. : Lynne Ramsay

Scénario : Lynne Ramsay, d'après le roman de Jonathan Ames

Images : Thomas Townend

Montage : Joe Bini

Musique : Jonny Greenwood

Décor : Tim Grimes, Eric Dean

Interprètes : Joaquin Phoenix (Joe), Ekaterina Samsonov (Nina Votto), Alessandro Nivola (le gouverneur Williams), John Doman (John McCleary), Alex Manette (le sénateur Votto), Judith Roberts (la mère de Joe)

Prod(s) : Rosa Attab, Pascal Caucheteux, James Wilson, Lynne Ramsay

Dist. : Entract Films